

4 – L’auto-soutien, en filigrane de nos existences

Un **filigrane** est un dessin imprimé dans l’épaisseur de la pâte du papier, ce qui le rend visible par transparence. Il me semble alors que l’auto-soutien tient lieu de filigrane à nos fonctionnements de vivants. Même si notre culture occidentale n’y prête spontanément que peu attention, l’auto-soutien fournit l’énergie à l’accomplissement d’un processus global repérable par ses traces. Un auto-soutien qui s’effiloche retentit sur notre cohésion interne et sur la qualité des solidarités qui nourrissent les tissus de nos vies collectives. D’une manière étonnante, la ténacité tranquille construite par un auto-soutien suffisamment sain existe aussi partout... Quelques exemples.

L’auto-soutien collectif, dans l’Iliade

Alessandro Baricco, écrivain, musicologue, homme de théâtre, évoque sa manière de comprendre l’Iliade (Baricco A. (2006 pour la traduction française) *Homère, Iliade*. Paris. Éditions A. Michel. p. 233 et suiv.). De prime abord, remarque-t-il, saute aux yeux le fracas de la guerre dans laquelle prennent forme les légendes parvenues jusqu’à nous. Il remarque aussi que se dévoile l’existence d’une autre façon d’habiter l’espace/temps lequel l’auto-soutien individuel et collectif permet à l’humain de prendre soin du vivant, de cultiver la terre qui le nourrit, de se régénérer avec d’autres dans la tranquillité. C’est l’« oïkos » des Grecs où l’organisation (système familiaux et structures de pouvoir) est orientée vers la perpétuation toujours renouvelée d’une vie qui va, nourrie de myriades de petits riens apparemment sans importance. Là, s’organise une façon d’agir/réfléchir adaptée à la vie ordinaire, à laquelle collaborent femmes, enfants, esclaves, vieillards, tous ceux qui ne comptent pas vraiment... dans des solidarités traditionnelles à la fois discrètes et essentielles.

Alessandro Baricco formule ainsi sa découverte. « *En une année de travail au contact étroit du texte, me sont venues à l’esprit [quelques idées qui] résument ce qui m’est apparu, dans cette histoire, avec la force et la limpidité qu’ont les vrais enseignements.*

Une des choses surprenantes de l’Iliade, c’est la force, la compassion, même, avec laquelle sont rapportées les raisons des vaincus. L’histoire y est écrite par les vainqueurs, et pourtant, dans la mémoire, restent aussi et peut-être surtout, les figures humaines des Troyens, Priam, Hector, Andromaque, même des personnages mineurs comme Panderos ou Sarpédon. Cette capacité surnaturelle d’être la voix de l’humanité toute entière et pas seulement sa propre voix, je l’ai retrouvée en travaillant au texte et en découvrant comment les Grecs ont transmis, dans l’Iliade, entre les lignes d’un monument à la guerre, la mémoire d’un amour obstiné pour la paix. Au premier regard, tu ne le vois pas, l’éclat des armes et des héros t’aveugle. Mais dans la pénombre de la réflexion apparaît une Iliade à laquelle tu ne t’attendais pas. Je veux dire, le côté féminin de l’Iliade. Ce sont souvent les femmes qui énoncent, de façon directe, le désir de paix. Reléguées ou en marge du combat, elles incarnent l’hypothèse obstinée et quasi clandestine d’une civilisation autre, libérée des devoirs de la guerre. Elles sont convaincues qu’on pourrait vivre autrement, et elles le disent.

Là, où elles le disent le plus clairement, c'est dans le chant VI, petit chef d'œuvre de géométrie des sentiments. En un temps suspendu, volé à la bataille, Hector revient dans la cité et rencontre trois femmes : et c'est comme un voyage dans l'autre face du monde. En réalité, elles prononcent toutes trois une même supplique, la paix, mais chacune dans sa propre tonalité sentimentale. Sa mère l'invite à prier. Hélène l'invite à ses côtés, pour s'y reposer (et un peu plus, peut-être). Andromaque, enfin, lui demande d'être un père et un mari, avant d'être un héros et un combattant. C'est dans ce dernier dialogue surtout que la synthèse est d'une clarté presque didascalique : deux mondes possibles sont face à face, et chacun a ses raisons. Plus filandreuses, aveugles, celles d'Hector ; modernes, et d'autant plus humaines, celles d'Andromaque. n'est-ce pas admirable qu'une civilisation machiste et guerrière comme celle des Grecs ait choisi de transmettre, à jamais, la voix des femmes et leur désir de paix ? C'est par leur voix qu'on le comprend, ce côté féminin de l'Illiade ; mais quand on l'a compris, on le retrouve partout. Nuancé, imperceptible, mais incroyablement tenace... ».

L'auto-soutien, quand l'expérience individuelle est méthodiquement examinée

Le médecin suisse Carl Gustav Jung (1875 – 1961), est connu pour avoir développé et mis en œuvre (entre autres) la notion de "processus d'individuation". Il évoque implicitement son propre auto-soutien quand il remarque que sa « *vie est l'histoire d'un inconscient qui a accompli sa réalisation* » (*Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*. 1991. Gallimard folio. p. 25). Tout au long de son existence, en effet, il a été attentif à ce qui se passait en lui, à l'essence de sa propre nature, tout en n'excluant pas l'univers extérieur, y compris les autres. Laisser s'installer et se poursuivre tout au long de un dialogue entre surface et profonde sur de soi me semble relever de l'auto-soutien et il n'y a pas "d'expertise" pour un tel cheminement : les uns et les autres vont simplement plus ou moins loin, plus ou moins vite et plus ou moins efficacement, par des chemins plus ou moins différents sans qu'existe de différence fondamentale entre les pratiques. Francisco Varela (1946 – 2001), le neurobiologiste chilien remarque d'ailleurs à propos de l'expérience « *une profusion de témoignages historiques indiquent, d'une part que l'expérience elle-même peut-être examinée de manière méthodique et, d'autre part, que l'aptitude à procéder à cet examen peut-être considérablement affinée avec le temps* » (Varela F., Thompson E., Rosch E., 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit, Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris. Seuil. P 21). Dans la "salle des machines" de ce mouvement de fond, l'auto-soutien.

S'il touche l'esprit, ce mouvement global passe par le corps, comme le constate Albert Camus : « *nous prenons l'habitude de vivre avant celle de penser. Dans cette course qui nous précipite tous les jours un peu plus vers la mort, le corps garde cette avance irréparable.* » (Albert Camus. 1942. *Le mythe de Sisyphe*. Paris. Gallimard. P 22). Et le neuro-scientifique Antonio Damasio nous dit la même chose, expérience et corps : « *...le corps par le biais de sa représentation cérébrale, constitue sans doute l'indispensable cadre de référence de ces processus neuronaux dont nous éprouvons la mise en œuvre comme celle de notre esprit...* » (Damasio A. 1995. *L'erreur de Descartes*. Paris. Éditions Odile Jacob. p. 13). L'expérience ordinaire nous fournit alors toutes sortes de situations à explorer méthodiquement.